

Navires et gens de mer chez Holberg

Ludvig Holberg est né en 1684 à Bergen, milieu cosmopolite et original, où la liberté a atteint un degré avancé. Il est l'arrière-petit-fils de Ludvig Munthe, évêque de Bergen, et appartient à la bourgeoisie aisée. Il est élevé par sa mère dans une morale conventionnelle. Mais son père, qui meurt un an après sa naissance, était un personnage hors normes¹. Il va à l'école allemande et apprend le danois dans la rue, ce qui le fait railler. A douze ans, tandis que sa mère vient de mourir, sa famille le prend en charge et l'inscrit à l'école latine, où le recteur Sven Lintrup incarne à ses yeux le type même du pédant. En 1702, alors que Bergen a été détruite par un incendie, il émigre à Copenhague. Le manque d'argent le contraint à la condition de vicaire pauvre et de précepteur privé. Un temps suffragant d'un pasteur dans un village norvégien, il endoctrine les paysans, ce qui le fait remercier par le prêtre. Il retourne à Copenhague. C'est alors, si l'on en croit Xavier Marmier², qu'il étudie le français, l'anglais et l'italien.

Il finit par s'assagir un peu et accepte la place de secrétaire particulier du vice-évêque de Bergen, Peter Smidius. Mais il trouve les notes de voyage dudit, et redevient gyrovague. Il repart, en Hollande d'abord, puis à Aix-la-Chapelle. Il revient en Norvège sans le sou et malade, à 20 ans. Il s'établit à Christiansand, où il donne des leçons de français, jusqu'à ce qu'un Hollandais fasse de même. La tension monte entre les deux, on décide d'une dispute publique où s'affrontent le « hollando-français »³ et le « franco-danois » devant un public qui n'y comprend rien ; la clientèle des élèves se partage entre les deux à l'issue d'un match nul.

Il rencontre un garçon de son âge, Brix, qui se prépare à partir en Angleterre, et le convainc que l'argent dont ce dernier va bénéficier sera suffisant pour eux deux. Il se retrouve à Oxford. N'étant pas anglican, il ne peut pas s'inscrire à l'université, mais il fréquente la *Bodleian Library* ; il donne des leçons de musique aux étudiants, devient leur favori, étudie les philosophes anglais et remplace sa foi « par une confession de foi déiste sans obligations, ni sanctions »⁴. Il rentre à Copenhague, mais repart bientôt pour l'Allemagne où il accompagne le fils d'un noble danois, qu'il abandonne assez vite pour aller à la rencontre des professeurs allemands, dont la « stupidité grotesque... l'écoeure ». Il revient au Danemark⁵.

Il publie son *Traité du droit de la nature et des gens*. A 30 ans, il est nommé professeur extraordinaire à l'université de Copenhague. Mais on juge ses conférences scandaleuses. Il obtient une bourse d'étude, pour aller visiter les universités protestantes. Il ne s'en tient évidemment pas là, puisqu'on le retrouve en France, où l'édit de Fontainebleau est

¹ Christian Nielsen Holberg, robuste paysan norvégien, est sous-officier du régiment d'infanterie de Trondheim, puis au service de la République de Venise ; il parcourt l'Italie à pied, se bat contre les Suédois et meurt lieutenant-colonel, avec une « réputation presque légendaire », in « Préface » d'Albert-Marie Schmidt à l'édition de Ludvig Holberg, *Voyage de Niels Klim dans le monde souterrain*, Paris, Stock, 1949, p. 14.

² « Notice » sur Holberg, dans *Théâtre choisi de Æhlenschlæger et de Holberg. Traduction de MM. Xavier MARMIER et David SOLDI*, Paris, Didier, 1881, p. 280. Pour un plus grand choix de pièces de Holberg, avec une présentation du personnage (t. I, p. IX-XIV) et « la place de Holberg dans l'histoire de la comédie au Danemark » (t. I, p. XV-XVIII), il faut se reporter à : *Théâtre de Holberg. Vingt-deux comédies traduites du danois par Judith et Gilles GÉRARD-ARLBERG*, Copenhague-Paris, Ejnar Munksgaard-Les Presses de la Cité, 1955, 2 t.

³ Albert-Marie Schmidt, *op. cit.*, p. 17.

⁴ *Idem*, p. 18.

⁵ La période de publication de son *Introduction à l'histoire générale de l'Europe* est disputée : avant le voyage en Allemagne pour Albert-Marie Schmidt, à son retour pour Xavier Marmier.

déjà en vigueur.

Paris l'enchanté. Il rencontre les érudits et les théologiens, dévore les livres, va au théâtre, arpente les rues, assiste aux audiences du Palais de Justice, mais ne cherche pas à s'introduire dans la société parisienne. Il quitte Paris pour Marseille, Gênes, échappe de justesse à l'attaque d'une galiote barbaresque, et arrive à Rome. Il rentre à Paris par Turin, à pied la plupart du temps. De retour de ce voyage mouvementé, il revient à Amsterdam, où la fièvre, qui l'avait accompagné durant tout son séjour italien, le quitte enfin.

Puis il parvient à Copenhague, où il n'est toujours que professeur adjoint. Pour avoir une chaire, il faut une vacance, or les professeurs vivent vieux. Le premier à mourir est un mathématicien, et le voilà professeur de mathématiques⁶. En 1720, il obtient une chaire d'éloquence.

Mais il repart pour Paris en 1726, fréquente La Motte, Fontenelle, Montfaucon, le Père Castel, qui entreprend la construction d'un « clavecin oculaire ». Cette vie plus mondaine que lors de son premier séjour tient peut-être au fait qu'il est devenu « un professeur qui s'était acquis un nom illustre dans son pays »⁷.

De retour à Copenhague, il y occupe à l'université la chaire d'histoire ; il est recteur en 1735, trésorier en 1737. Il publie l'*Histoire de Danemark* (1733), l'*Histoire générale de l'Eglise* [jusqu'à la Réforme] (1738), l'*Histoire des juifs* (1742). Sa notoriété commence à déborder le Danemark ; il s'amuse à gérer ses biens. La faveur royale le fait baron. A la fin de sa vie, il pèse sa nourriture, mange très peu, ne boit pas de vin. On le dépeint comme misanthrope, colérique et avare. Il faut dire qu'il lègue aussi une propriété de 300 000 francs à une école, mais seulement une rente de 250 francs à un de ses neveux qui était pauvre, et rien à ses autres parents ; si la réputation vient de sa famille, on comprend qu'elle soit fraîche. Le portrait qui reste de lui est celui d'un beau blond aux yeux bleus, très gai, mais de santé fragile.

Il meurt le 17 janvier 1754, en léguant sa bibliothèque à l'Académie de Sorø et 16 000 écus pour donner tous les deux ans une dot de 1 500 écus à une jeune fille pauvre. Il est enterré à Sorø.

C'est au sein du *Voyage de Niels Klim dans le monde souterrain*⁸ que nous allons rechercher les navires et gens de mer.

Les *Aventures de Niels Klim* datent de 1725-1726 environ⁹, et se présentent comme une « Odyssée philosophique », genre à la mode en France depuis le XVI^e siècle, qui permet de railler la société de son temps, en stigmatisant des peuples imaginaires atteints de défauts bien réels. Niels Klim rejoint son monde souterrain, non pas par la voie de mer, mais en descendant dans les entrailles de la terre par une grotte qui s'ouvre non loin de Bergen.

Le roman appartient à la littérature de voyage et d'utopie, et plus précisément de voyage imaginaire, comme on l'affectionne en Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles. C'est à Paris que Holberg peut avoir accès aux œuvres pionnières de cette littérature ; *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella ; les *Histoires comiques des états et empires de la Lune et du*

⁶ Ou de métaphysique, d'après Albert-Marie Schmidt, qui ajoute même qu'il choque par des propos fort peu académiques. Malgré ses protections, « il voit se dresser contre lui une coalition de mondains, de cuistres et de dévots » (*op. cit.*, p. 20).

⁷ Xavier Marmier, *op. cit.*, p. 287.

⁸ Le titre original est en latin : *Nicolai Klimii iter subterraneum, novam telluris theoriam ac historiam quintae monarchiae adhuc nobis incognitae exhibens e bibliotheca B. Abelini*, Hafniae et Lipsiae sumptibus Jacobi Preussii, MDCCXLI, 380 p. ; la traduction danoise est intitulée simplement : *Niels Klims underjordiske Reise*, Copenhague, Gyldendals Trane-Klassikere, 1968 (rééd.), 306 p. ; le titre en français varie selon les éditions. Nous utilisons la dernière édition disponible, traduite par Priscille Ducet et revue par Chrisitan Hubin, publiée chez José Corti à Paris en 2000 (257 p.). On remarquera que Niels est le deuxième prénom de son père.

⁹ Jusqu'à maintenant, on datait le roman de 1740.

Soleil de Cyrano de Bergerac ; *Les voyages de Gulliver* de Swift ; *La Terre australe connue* de Gabriel de Foigny ; *The man in the moon* de Francis Godwin ; les *Lettres persanes* de Montesquieu et *Utopia* de Thomas More... L'originalité de Holberg vient du fait qu'il allie fantaisie et représentation de la cité idéale – Potu, anagramme d' « utopie » - en parfait accord avec son siècle, ce qui l'a sauvé de l'oubli¹⁰.

Quels bateaux naviguent donc sur quelle mer dans les eaux potuanes ?

On constate tout d'abord que la mer et les bateaux se retrouvent tout au long de l'œuvre. Pour les identifier de manière précise, nous suggérons de considérer d'abord un cadre (I), avant de voir les acteurs (II) de ce monde imaginaire.

¹⁰ Contrairement à des œuvres contemporaines oubliées sitôt leur publication, comme le *Voyage au Groenland* (1720) de Simon Tyssot de Patot ; la *Relation d'un Voyage du Pôle antarctique par le centre du monde* (1721) (Anonyme) ; le *Lamekis* (1735-38) du Chevalier de Mouhy et *Icosameron* (1788) de Casanova.